H. Clouard

ANDRÉ GIDE

CRITIQUE LITTÉRAIRE

A quelques jeunes hommes qui l'allèrent visiter le mois dernier, André Gide confiait sa résolution d'abandonner la critique des lettres. Si leurs regrets sont trop vifs, c'est à eux que je dédie cette Consolation.

Adieu au critique que fut Gide, Consolation à ses admirateurs, cela ne réclame pas un air solennel, mais seulement quelque mélancolie. Gide lui-même nous en voudrait d'être graves. Les caricaturistes de 1890 ont représenté un éminent critique sous les apparences malignes et pourtant étonnées du chat qui vient de renverser l'encrier : il a la figure de M. Jules Lemaître. Comme celle d'André Gide lui conviendrait mieux ! Tout n'est chez celui-ci que frôlements, manèges subtils, flâneries et jeux, avec la manie de tourner autour de tous les sujets. Ce mot de « Prétextes », qu'il donne en titre à ses recueils de critique, n'hésitez pas à le prendre dans toutes ses significations successives ; et croyez bien que Gide, en le choisissant, a songé à la plus récente, la seule courante aujourd'hui, et qui est ici insolente et exquise.

Ces *Réflexions sur quelques points de littérature et de morale* embarrasseront les auteurs de manuels : ni historiques, ni dogmatiques, soucieuses aussi peu de créer des mouvements esthétiques que d'enregistrer l'acquis des années, elles ne correspondent à aucune catégorie connue de la critique. Au surplus, Gide a souvent déclaré ne vouloir guider personne, puisqu'aussi bien « il ne sait pas lui-même où il va », et que les « idées nettes » lui semblent une « anticipation de la mort ». Or, il exerce sur la jeunesse une grande autorité morale. La jeunesse écoute ces sortes d'instructions familières, ces prônes que Gide aime développer en commentaire de textes choisis. Comment expliquer cette soumission spontanée à qui ne commande point ?

Par la reconnaissance et le respect, vraisemblablement. Cet

homme sans certitudes et sans dogmes, mais qui moralise et se plaît à l'homélie, est quelque chose comme un grand-prêtre de l'art moderne. Ni dogme, ni certitude, soit ! Mais une croyance, la croyance en la sainteté de l'art, en la légitimité de l'art d'aujourd'hui et de demain, quel qu'il soit, et qu'il importe de défendre contre la politique, contre l'intellectualisme, contre soi-même aussi. Attitude où Gide met toute l'onction désirable, où il trouve des plaisirs de confesseur curieux, et qui d'ailleurs lui ménage l'amitié de Demain, mais dont personne cependant ne niera la noblesse.

Tel quel, il s'exposait à voir son nom inscrit sur les drapeaux des révoltés. Ce n'est pas que ceux-ci y fussent précisément autorisés. Si Gide put sembler toujours disposé à trouver une légitimité aux pires audaces, toute l'avant-garde des jeunes littératures s'est peut-être jetée un peu vite sur des morceaux comme celui-ci :

... Il ne s'agit plus, pour l'artiste de valeur, de prendre appui sur l'art d'hier pour tâcher d'aller au-delà, et de reculer des limites, mais de changer le sens même de l'art et d'inventer à son effort une nouvelle direction...

Il écrit aujourd'hui, sans aucune ironie : « chers jeunes traditionalistes »... Gide s'est-il converti ? Ou l'avait-on mal lu ? En le relisant, je crois le voir m'interrompre pour me montrer du doigt, avec une moue d'amical reproche, la collection de la *Nouvelle Revue Française* : effort d'une année qui s'achève et dont il a repris sa part personnelle pour en composer les *Nouveaux Prétextes* (1).

§

Cette Revue à couverture discrète et fière, dont tous les rédacteurs, Gide excepté, se ressemblent comme autant de frères, n'a pas de doctrine, assurément (qui la lui eût donnée ?) ; mais elle groupe de communes façons de sentir. Or, le souci ne la quitte plus des traditions de la société civilisée, ni même celui de la tradition nationale : l'un et l'autre intéressants et précieux dans une époque où trop d'artistes paraissent croire que leur art est né d'hier et que rien ne s'interpose entre eux et l'univers. D'ailleurs, cette jeune personne garde en même

(1) *Les Nouveaux prétextes* (*Mercure*, 1911).

temps les yeux grands ouverts sur la vie présente, les oreilles tendues aux nouvelles de l'étranger ; et son maître, André Gide, a conduit avec elle les cérémonies du mariage de la modernité avec le traditionalisme. Je pense qu'il ne l'eût pas fait, il y a dix ans.

Ce croyant sans religion positive, qui aime « tout ce qui met l'homme en demeure ou de périr ou d'être grand » (1), ce moraliste tourmenté qui lui aussi veut vivre dangereusement, s'est mis à prêcher la soumission aux lois les plus conservatrices, les plus prudentes, les plus tranquillisantes de l'art ; et souvent il reproche à ses contemporains de sacrifier à la Beauté, qu'ils ignorent et ne cherchent point, à leur éphémère personnalité. — « *L'œuvre d'art*, écrivait-il à Angèle[illegible], *ne s'obtient que par contrainte, et par la soumission du réalisme à l'idée de beauté préconçue.* » C'est lui qui souligne ; il tient à sa formule. Suivons un instant les développements qu'il lui donne.

Enseignement inattendu chez un individualiste impénitent, tout inspiré ici des idées d'ordre et de discipline.

De toutes les peurs qui déshonorent, paraît-il, le monde des lettres, il dénonce la plus sotte, qui est la peur de perdre sa personnalité. Le « prestige d'être bien soi » ! C'est humain, au contraire, le plus humain possible, que doit apparaître le grand écrivain, qui est personnel sans chercher à l'être.

La contemplation de ces grandes époques [période romaine d'Auguste, renaissance anglaise, italienne, française, etc.], où, par suite de conjonctures heureuses, grandit, s'épanouit, éclate, tout ce qui, depuis longtemps semé, germinait et restait dans l'attente — peut nous emplir aujourd'hui de regrets et de tristesse.

.....Plus de puissants courants, plus de canal, plus de grande fluence générale qui groupe et unisse les esprits en les soumettant à quelque grande croyance commune, à quelque grande idée dominatrice, — plus d'école en un mot, — mais, par crainte de se ressembler, par horreur d'avoir à se soumettre, par incertitude aussi, par scepticisme, complexité, une multitude de petites croyances particulières, pour le triomphe des bizarres petits particuliers.

L'anarchie de l'inspiration se prolonge dans la création. Nous sommes riches d'écrivains qui ont, comme Mirbeau, du génie :

(1) *Prétextes*, p. 58.
(2) *L'Ermitage*, 1899.

« mais c'est fâcheux, dit Gide, qu'il n'ait pas plus de talent ». L'œuvre d'art, selon lui, exige une ordonnance, par suite une contrainte qui, loin de blesser et de restreindre l'individualité, la fait saillir, l'exalte. N'est-ce pas la leçon de Nietzsche qui oppose si nettement à la simple spontanéité l'effort de la réflexion, seule capable de conduire l'artiste à l'ordre nécessaire, à la mesure, à la beauté ? « L'improvisation artistique, écrit-il, est à un niveau fort bas, en comparaison des idées d'art choisies sérieusement et avec peine .» C'est bien aussi l'opinion de Gide, dont on connaît des pages solides et neuves sur ce qu'il appelle la rivalité de l'art et de la nature.

« Art et nature sont en rivalité sur la terre. Oui, l'art embrasse la nature, il embrasse toute la nature, et l'étreint ; mais se servant du vers célèbre il pourrait dire :

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer (1).

. . . . . .

Le vrai retour à la nature, c'est le définitif retour aux éléments : la mort. Mais, tant qu'il reste à l'homme encore un peu de volonté de vie, un peu d'être, n'est-ce donc pas pour lutter contre ? et n'est-ce pas, artiste, pour s'opposer à la nature et s'affirmer ?

L'œuvre d'art est œuvre volontaire. L'œuvre d'art est œuvre de raison... (2).

A ces citations, pour leur donner tout leur relief, il faudrait joindre les pages étonnantes écrites dans les *Nouveaux prétextes* à la louange de la critique dogmatique, d'autres encore consacrées aux rapports du théâtre avec le public et qui donneraient, en vérité, la nostalgie de Boileau et de Louis XIV (3). Où nous vient donc ce Gide aristocrate et réactionnaire ? Quel est ce nouveau Lasserre ? et jusqu'où ira-t-il de ce train ?

Ce serait le bien mal connaître que de penser qu'il peut se précipiter tout entier dans un sens.

§

La jeunesse libérale, la jeunesse révolutionnaire, dans la République des lettres, doivent être bien tranquilles. Pour elles, Gide combat contre Gide, les mouvements de sa raison étant sans cesse paralysés par les réactions de tout son être ;

(1) *Nouveaux Prétextes*, l'Evolution du Théâtre.
(2) *Prétextes*, les Limites de l'art.
(3) *Nouveaux Prétextes*, De l'importance du public.

en sorte que son œuvre critique est comme tramée d'antinomies. Ennemi du préjugé moderne de la nouveauté à tout prix, il paraît souvent n'estimer en art que l'Individualité ; nationaliste, si ce n'est royaliste, il a légitimé à plusieurs reprises le cosmopolitisme littéraire, j'entends le chaos des talents et des influences, non pas la noble Internationale des temps classiques ; admirateur de l' « intelligente étroitesse » des grandes époques, il félicite ses contemporains d'admirer également et pêle-mêle les plus contradictoires productions de l'art ; et ainsi de suite à travers ses deux livres de *Prétextes*. Constamment, il se donne le luxe de poser des principes pour obéir, dans l'application, à leurs contraires.

A-t-on pris assez garde à cette « Lettre à Ducoté » (1), où Gide exprimait son appréhension à parler des vivants ? « Si vous me permettiez de n'exprimer ici rien que des vérités générales ! Mais ce sont des vérités particulières qu'il vous faut. Avec moi, vous serez souvent volé... » Mon cher maître, si quelqu'un est volé, ce sera le personnage qui se nomme Critique littéraire, ce sera du moins la critique que l'histoire et les besoins de notre temps nous donnent le droit d'espérer, c'est-à-dire celle qui agit et qui crée. Ne voyez-vous pas que cette critique doit être éminemment concrète, empirique, vérifiable, et qu'elle doit donc prendre position sur des œuvres, sur des hommes vivants et « particuliers » ? Ou bien, elle n'est que parade : et alors elle permet à un aimable esprit de faire l'honneur de ses meilleures grâces à ceux de ses confrères qu'il semblait avoir condamnés le plus durement par l'exposé de ses « vérités générales » : mais surtout elle témoigne d'une telle crainte d'aller jusqu'au bout de sa pensée que toujours cette pensée, dirait-on, avorte. En veut-on des signes éclatants ? Ouvrons les *Nouveaux Prétextes* ; ouvrons-les au chapitre qui traite de la tradition nationale en littérature, question qui n'a cessé d'alimenter des disputes.

Lorsque Gide nonchalamment essaie de déterminer les caractères propres du génie français, lorsqu'il parle « d'équilibre puissant », de « discipline », d' « art souverain », quelles réalités sa pensée met-elle sous ces mots ? Il ne le dit pas. Quand il loue l' « immanent sens critique » d'un Stendhal, d'un Baudelaire, c'est-à-dire « cet esprit de choix, ce délicat instinct de

(1) *L'Ermitage*, janvier 1905.

sélection » sans lesquels, dit-il après Wilde, rien ne se peut créer en art, nous supputons aussitôt tout ce que cela suppose de vertu intellectuelle et de volonté. Gide ne paraît guère s'en soucier. Du moins devait-il insister. Il devait pousser plus loin l'analyse, la pousser jusqu'aux limites, jusqu'à apercevoir l'armature résistante de toutes nos œuvres et des plus fines, notre logique, notre méthode, notre réflexion de philosophes. Mais quoi ! C'eût été accepter un point de vue qui oblige à quelque sévérité, et l'on hésite, n'est-ce pas, à froisser de charmantes sensibilités qui n'ont que le tort d'avoir pour compagnons de médiocres cerveaux. Combien est-il plus agréable de se reposer sur les qualités naturelles de notre race et d'esquisser cette théorie désormais fameuse qui fait de la France un carrefour !

Les conditions de beauté sont pour tous les pays les mêmes, et ce qui peut les faire paraître plus spécialement françaises, c'est qu'en aucun autre pays que la France elles ne se sont trouvées aussi souvent ni aussi pleinement réalisées ; et ni par un effort en apparence plus naturel. Pour les mêmes raisons jadis, l'œuvre d'art la plus accomplie paraissait aussi la plus grecque. C'était aussi l'œuvre la plus individuelle et la plus généralement humaine à la fois ; la plus universelle par conséquent.

A quoi la France doit-elle cette extraordinaire faveur ? — Sans doute, ainsi que la Grèce, à un heureux confluent de races, à un mélange que précisément les nationalistes déplorent aujourd'hui (1).

... Il y a des landes plus âpres que celles de Bretagne ; des pacages plus verts que ceux de Normandie ; des rocs plus chauds que ceux de la campagne d'Arles ; des plages plus grandes que nos plages de la Manche, plus azurées que celles de notre midi — mais la France a cela *tout à la fois*. Et le génie français n'est pour cela même ni tout landes, ni tout cultures, ni tout forêts, ni tout ombre ni tout lumière — mais organise et tient en harmonieux équilibre ces divers éléments proposés... (2).

Ce sont là propos d'amateur disert qui a lu Michelet : la critique n'y a rien à voir. La critique n'est pas faite seulement d'ingéniosité d'esprit et de finesse de sens, mais d'exacte « soumission à l'objet », d'analyse aussi complète que possible, de vérifications incessantes. Gide voulait définir l'essence et les conditions de la beauté artistique française : bien plutôt

(1) *Nouveaux Prétextes*. Nationalisme et littérature.
(2) *Prétextes*. Réponse à M. Barrès.

suggère-t-il tout ce que n'est pas cette beauté ! Bien plutôt encore définit-il la sensibilité moyenne d'un lettré des bords de la Loire, n'osant s'attaquer au génie de notre littérature tout en prétendant nous en donner la formule. Mais il suffit de nommer un Descartes, un Molière, un Pascal pour faire apercevoir qu'une telle formule laisse échapper ce que nous possédons de plus fort. Ne la repoussons pas sans remarquer comme elle est agréable, et facile, et complaisante, s'il le faut, à tout concilier. Et qu'elle sied bien à la grâce de Gide !

Autre exemple. On a vu André Gide, l'an dernier, consentir à discuter des rapports de la tradition et du progrès en [illegible] ou, plus exactement, à intervenir comme arbitre bénévole entre amis et ennemis de la tradition.

Il avait choisi de s'exprimer par métaphores et comparaisons. « Terres cultivées et cultivables le plus commodément », terres des hauts-plateaux, disait-il pour Tradition; et pour Progrès : terres riches, vierges et barbares, bas-fonds et forêts sauvages à réduire à composition. Rappellerai-je qu'il s'agissait de trouver une méthode de culture, puisque c'est de l'acceptation d'une méthode que discutaient traditionalistes et leurs adversaires? Eh bien, voici la conclusion de Gide :

O terrains d'alluvion ! terres nouvelles, difficiles et dangereuses, mais fécondes infiniment ! C'est de vos plus farouches puissances, et qui n'écouteront d'autre contrainte que celles d'un art souverain, que naîtront, je le sais, les œuvres les plus merveilleuses. Que m'importent dès lors les Trianons les plus parés et les plus solennels Versailles ! Je ne laisserai pas habiter dans mon cœur plus de regrets que d'espérance, et ne retiendrai du passé que l'encouragement du futur.

Ainsi, l'équation posée, on a oublié l'inconnue à chercher. A la publication de cet article, quelqu'un écrivit à l'auteur pour lui demander ce qu'il pensait, ma foi!... des instruments de culture. Il n'eut pas de réponse. C'est qu'il appelait Gide au centre de la question.

§

Sa carrière critique se sera passée, en effet, à poser des problèmes, puis à tourner court au moment d'en fournir la solution. Quoi d'étonnant? Souvenez-vous de son dédain pour

les « idées nettes »; sachez qu'il faut, selon lui, « pour penser librement, que ce qu'on écrit ne tire pas à conséquence »; et encore : qu'il a « la terreur des parti-pris ». Et l'on veut qu'il s'enchaîne à une solution! qu'il choisisse, sur telle ou telle question, entre les trois ou quatre attitudes humainement possibles! Qu'une fois pour toutes il s'établisse à un point de vue qui engagerait sa responsabilité intellectuelle! Il préfère, non pas précisément se contredire, mais esquisser les éléments de toutes les affirmations... ou de tous les doutes. Sans compter qu'il y met quelque plaisir de jeu. Il se plaît à dérouter, aussi à se compromettre. Lorsqu'il se plaint de lire Anatole France « sans tremblement », lorsqu'il reproche à France je ne sais quel manque d'inquiétude et d'obscurité, c'est en quelque sorte pour légitimer son attitude à ses propres yeux. J'accorde à Gide que l'auteur du *Lys Rouge* n'a pas l'esprit religieux et qu'il n'eût pu créer ce visage d'Alissa énigmatique et angoissé devant la « porte étroite ». Mais je vois trop bien que Gide lui en veut de ne pas faire assez mystère de ses pensées de derrière la tête... Est-il besoin de faire observer qu'il n'y a pas ici de quoi prononcer le grand nom de Renan? C'est tout autre chose.

Le parti-pris de Gide (parti-pris de n'en pas avoir), cette volonté de ne jamais se donner, ce reniement perpétuel de soi, a sa raison profonde dans le caractère et le tempérament. Une telle psychologie, d'apparence si compliquée et troublante, est simple, en réalité : il faut toujours, et voilà tout, que Gide puisse dire : « *Je*. »

C'est Oscar Wilde, qui lui donna un jour cet avis : « Ecoutez, dear, il faut maintenant que vous me fassiez une promesse. Les *Nourritures terrestres*, c'est très bien... c'est très bien... Mais, dear, promettez-moi : maintenant n'écrivez plus jamais JE... ». André Gide a continué d'écrire *Je*. Les livres qu'il lit, sa demeure, et ses amis et ses voyages sont dans l'ombre de cette première personne. Et c'est pourquoi il écrit sous le poids d'une peur constante : la peur que quelqu'un, d'un parti ou d'un groupe quelconque, lui vienne dire : « tu es à nous. » Admirable défense d'un « Je »! Pour lui toute une stratégie a été créée, qui déploie sa beauté notamment dans les polémiques. Celles, toujours des plus courtoises, où Gide est engagé, quelles précautions n'exigent-elles pas! Il ne veut point qu'on

l'interroge, qu'on le presse; il prétend disposer lui-même les éléments de la discussion : il les dispose en effet de manière à supprimer, entre son contradicteur et lui, toute commune mesure. Eh! n'évite-t-il pas de se rencontrer avec son propre moi ? On lui connaît, le long d'un corridor nu, des chambres de méditation. Je ne voudrais affirmer qu'il y en a une pour chaque jour de la semaine; mais il est hors de doute qu'elles aident Gide à se garder en se fuyant, je veux dire en évitant d'enchaîner son moi d'aujourd'hui à son moi d'hier. Car, affranchi de l'univers mais prisonnier de soi, il courrait risque d'entrer dans le cercle d'une influence habilement exercée qui, l'ayant une fois touché en un point invisible, gagnerait logiquement tout son être. « Moi seul » restera sa devise. Je ne crois pas un mot des amusantes variations que M. Eugène Montfort a écrites en ornement de ce thème; mais je vois pourtant bien comme Gide, aimable pour tel ou tel qu'il estime assez peu, tient ses égaux à distance et, s'il le faut, par son admiration même. Une telle passion de solitude spirituelle est le poison secret d'une œuvre qui ne manque pas d'attrait.

Et s'il est exact que la vraie femme ramène à soi toute la terre et tout le ciel, je ne sais pas d'écrivain vivant plus féminin qu'André Gide. Chaque phrase de lui, c'est une jolie femme chez la couturière. Ah! qu'elle est coquette! Comme toutes les coquettes, elle se dépense à plaire, à attirer et à se défendre, et elle n'a peur de rien tant que de l'amour. C'est que l'amour est exclusif et attache. La dame qui s'entoure, par désir de distraction ou besoin, d'un petit groupe d'amants, doit se garder de chacun d'eux pour les garder tous.

Je m'excuse de mon respect insuffisant; mais était-il une autre façon d'expliquer même sommairement que cet écrivain délicat, ce malicieux dialecticien, ce liseur averti ne peut pas être ce qu'on appelle un critique? Il est vraiment trop fragile, ce jugement qui s'effraie d'avoir raison...

Du dehors, à première vue, on dit simplement : ce chroniqueur n'a pas de doctrine. Je ne vois pas ce que peut faire un chroniqueur sans doctrine et qui moralise, sinon crayonner des portraits, en marge des livres des autres; et certes, André Gide est un brillant portraitiste. Lorsqu'il dompte la timidité que lui donne tout écrivain vivant, sa touche est fine, spirituelle, sa vision aiguë. Lorsqu'il s'occupe d'un mort, il peut écrire beau-

coup de pages aussi belles que celles qu'il consacrait récemment à la mémoire de Baudelaire, dont il nous fait voir l'« attitude », le geste familier, presque le regard. Mais ici encore, notre satisfaction n'est pas complète, et parce que Gide est incomplet lui-même, parce qu'il néglige d'examiner, par exemple, si l'attitude de Baudelaire s'accorde avec ses traits, si Baudelaire fut toujours égal à son dessein. Bref, un tel portrait, le meilleur de Gide et d'un charme infini, manque de fond, manque d'atmosphère. On dirait que l'auteur a manqué d'un point de vue. C'est bien cela. Mais n'est-ce pas ce dont Gide se prive volontairement? C'est faute d'un point de vue précis, normal, ni flottant ni trop particulier, que ses études subtiles d'esthétique, aussi bien que ses croquis, restent dans les limites de l'esquisse, riches de suggestion, je le veux, mais sans décision ni force suffisante pour faire naître une influence, pour agir, pour créer. Ainsi Gide ne cesse de promettre plus qu'il ne tient. Impuissance, disent ses ennemis. J'ai dit : hésitation d'esprit, peur d'avoir raison, orgueil de solitaire.

§

La figure littéraire de Gide, si l'on joint à ces traits une curiosité commune à tous les inquiets, n'est-elle pas bien représentative de notre époque de transition? Son œuvre critique fait entendre la dernière voix individualiste, la dernière voix symboliste aussi, qui ait de l'autorité; mais elle enferme une sorte d'examen de conscience, et elle semble toute prête par instants à renier ses maîtres du XIXe siècle pour recevoir et publier je ne sais quelle grande espérance qu'elle guette sur l'horizon. Entre tant de forces neuves ou fatiguées, vénérables ou ardentes qui le sollicitent, le caractère de Gide, bien plus que son intelligence, balance. Je ne serais pas étonné qu'il se tirât d'affaire en remontant au delà des unes et des autres, jusqu'aux maîtres indiscutés. Il se pourrait aussi qu'il cédât tout à fait à son siècle. Mais que dis-je! il nous annonce qu'il se tait.

... S'il en est ainsi, la pensée des lettres contemporaines aura montré en lui ses dernières velléités dans la voie d'une échappatoire entre le dogmatisme traditionaliste et le désordre révolutionnaire.

HENRI CLOUARD.